

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 46 (1908)
Heft: 9

Artikel: Les chansons des vieux
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-204881>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 11.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

PARAÎSSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).

Administration (abonnements, changements d'adresse),
E. Monnet, rue de la Louve, 1.

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstein & Vogler,
GRAND-CHÈNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

L'AMORCE

Le Conte sera servi gratuitement durant le 2^{me} trimestre 1908 (mars à fin juin) à toute personne qui demandera un abonnement nouveau à dater du 1^{er} juillet prochain.

LES CADAVRES DE LA

PIERRE DU MOUELLÉ

Le col de la Pierre du Mouellé, entre le Mont d'Or et la Tour de Famelon, est ce passage par où l'on va des bords de la Grande-Eau à la vallée de l'Hongrin. Il doit son nom à un curieux monolithe assez semblable à la Quille du Diable du glacier de Zanfleuron. Dans le voisinage se montrent les brunes façades de chalets qui sont les habitations permanentes les plus élevées du canton de Vaud (1700 m. environ au-dessus de la mer). Du Sépey on monte là-haut en une heure et demie. Nous en mîmes le double, car la fantaisie nous avait pris de longer, à partir de Leysin, la base d'Aï et de Mayen ; et puis il faisait nuit, l'on était en janvier et nos skis labouraient une neige profonde et poudreuse.

Au col même, perché un chalet appartenant à un aimable enfant d'Aigle, domicilié à Lausanne. Nous en avions la clé. Aï-je besoin de vous dire avec quel bonheur nous l'introduisions dans la serrure ? Nous savions que ce logis nous offrirait l'abri le plus confortable que puissent souhaiter trois touristes éreintés, affamés et quelque peu gelés. A la salle à manger, brille bientôt la flamme claire d'un feu de branches de sapin, tandis que, trônant devant le fourneau de la cuisine, le maître-queux de l'expédition apprête savamment un potage velouté, une omelette, des petits pois de Saxon et autres bonnes choses. Ah ! ces festins improvisés, dont les éléments ont été transportés de la plaine, dans les tâques qui vous bombent le dos, que n'ont-ils été connus de Brillat-Savarin ! Ils lui eussent inspiré les plus étincelantes pages de sa *Physiologie du goût*.

Le ventre à table, le dos à la cheminée, nous soupions donc comme des rois. Cependant que l'homme est difficile à contenter ! — un dépit nous venait de n'avoir emporté de Lausanne qu'une bouteille de vin pour nous trois. Vous vous doutiez bien qu'elle n'avait pas duré une éternité. « Mais, j'y pense, fit l'un de nous, le propriétaire a mis sa cave à notre disposition ! Vous trouverez la clé, m'a-t-il dit, au coin de la cheminée. » Elle y était, en effet. Debout, nous entonnons en l'honneur du bon propriétaire le « Qu'il vive et soit heureux ! »

La porte du cellier ouvre au dehors. « Ouvre » est une manière de dire, car, ce soir-là, quand nous la découvrîmes, après avoir fait deux fois le tour de la demeure, elle se dissimula derrière un mur de neige haut d'un mètre et demi. Armés de tout ce qui peut servir de

pelle ou de pioche, nous pratiquons une brèche dans le blanc rempart. Voici l'entrée du sanctuaire. Le pêne joue sans difficulté. Mais, qu'est-ce donc ? l'huile ne cède pas... Un second tour de clé... Pas plus de succès qu'au premier. Peut-être les gonds se sont-ils légèrement affaissés et faut-il soulever la porte ; ou bien, ne s'agit-il que de cogner avec vigueur ? A la clarté d'un факот de touriste, par un froid de 20 degrés, corsé d'une bise qui chasse la neige comme une fumée, nous nous escrivons des poings, des coudes, de l'épaule et des reins. Peine perdue ! La cave reste close. Et dire que derrière ces planches épaisse au plus de trois centimètres, un tonneau est là, qui ne demande qu'à nous verser son vin des Mousquetaires ou de la Maison-Blanche !...

Avez-vous tâté par hasard du grog à la gentiane mêlé de thé de Chine ? Ce n'est pas précisément le régal des gourmets ; mais, quand on a bataillé durant une heure d'horloge contre une porte de cave enfouie dans un névé, cela réchauffe tout de même. Au reste, nous n'avons pas l'embarras du choix, tout heureux encore sommes-nous d'être tombés sur ce flacon de la liqueur montagnarde, qui traînait sur le buffet de la salle à manger.

Toutefois, le mystère de la porte inébranlable nous pèse. Qui nous en donnera la clé ? — La clé ? Eh mais ! les amis, elle est à nos pieds, là, sur le plancher. Elle est faite d'un bâtonnet autour duquel s'enroule une cordelette, et la cordelette s'insinue dans un pertuis donnant sur le souterrain. Un tapis nous avait caché jusqu'ici la vue de cette machine. Elle correspond, cela va de soi, à une barre quelconque retenant à l'intérieur la terrible porte. Ho ! hisse ! en avant la manœuvre ! l'un tire la ficelle, les autres courent à la cave. Hourra ! la cave est grande ouverte ! Oh ! le plaisir endroit ! Murs propres, pas d'odeur de moisissure, nulle trace d'humidité...

— Et le tonneau ?

— Je ne le vois pas.

— Ni moi.

— Ni moi, non plus.

Force nous est de nous convaincre de l'absence de tout ce qui pourrait ressembler à l'ombre du plus modeste tonneau.

— Mais il y a mieux ! s'écrie une voix claironnante.

— Quoi donc ?

— Des bouteilles, dans ce coin !

Ce sont de vénérables flacons à la robe grise de poussière. Forts de nos pleins-pouvoirs, nous décidons de nous en octroyer deux pour boire sur la peur et pour porter la santé du maître de céans. Vive le maître de céans !

Soudain éclate une de ces exclamations énergiques que le bon ton réprouve, mais qui font du bien à des natures primitives comme les nôtres, de même qu'à d'autres, plus sentimentales, conviennent mieux les larmes et les soupirs. Nous regardons celui qui l'a poussée, nous suivons son doigt tendu vers les bouteilles, nous considérons celles-ci de plus près et les soupe-

sons les unes après les autres... Elles sont vides !

La cave ne contenait que des cadavres.

Sous le ciel étoilé, l'Alpe riait de toutes ses larges lents.

V. F.

Un bon moyen. — Un directeur de police interrogait une femme prévenue de vagabondage :

— Avez-vous des moyens d'existence ?

— Oh, oui, monsieur, j'ai l'estomac qui ne va pas trop mal !

Compliment d'amitié. — X... emmitouflé de fourrure de la tête aux pieds, passe sur la place de la Palud. Un ami l'interpelle.

X. étonné :

— Vous m'avez donc reconnu sous ma peau de bête ?

— Parbleu, elle ne vous change pas tant que vous croyez !

*

Cueilli dans la « Feuille des Avis officiels » :

*A vendre, pour manque de place,
un grand bœuf*

de 4 ans, bonne façon et bon travailleur. Terme pour païement.

LES CHANSONS DES VIEUX

Nous avons reçu, de Couvet, une aimable lettre disant ceci :

« Ensuite de l'appel paru dans le *Conteur* du 15 courant, j'ai reconstitué la chanson en patois, dite « La tsanson dè fennès ». La voici.

» Vous pouvez la publier dans le *Conteur*, si vous la jugez intéressante. Elle se chantait dans le Jorat, il y a une centaine d'années. Je la tiens de mon grand-père.

» Agréez, etc.

» Votre abonnée, M^{me} AMI DUBIED ».

Merci de tout cœur, chère Madame, de votre très gentille attention. Nous nous empressons, comme vous le voyez, d'en faire profiter nos lecteurs et, du même coup, tous les amis de nos vieilles chansons.

*

Lés felliés lé faut alla queri
Lés fennés volfiant pro veni
Et sé desant l'ouma à l'autra :
« Ne savant pas bin dansi,
Deins noutron temps iré tot autré,
On sé savâ mi divertî ».

« Quand on vâ cliaubi valets
Que font tant lés fignolets,
N'ant reinquié l'orgoué ein tita
Avoué lau bin férâ bî,
Nourrés hommés avoué lau batze
Ne sont te pas plie galés ».

« Les felliés s'incrayant bin
Avoué laus haillons dé rein,
Cliau freluches d'indienne
Cein ne douré pas grand temps
Dais robés dé ballés lannas
Saret te pas plie ciseint » (seyant).

« Ate que z'in ion que dansé bin
Nâ sés haillons ne l'avont pas bin,
Sés tsausés sant trau grantés
Et son dzatié l'é trau cort,
Sa camusa l'é mau fête.
Ma fâ ci valet l'est pourt ».

« Ate que z'in ion que l'é bin habelli,
Mâ ne sâ pas bin dansi.
Sa danchosa n'est pas balla,
Son motchô l'ai va pas bin,
Son habit à granta taille
Ne l'ai va pas dé trau bin ».

« Ate que z'in dou que s'amant bin
Que sant po sé baiji ein danseint,
Gadzonque l'est sâ maîtressa
Que s'é volliant binstou mariâ.
On autre dit « Ein su bin sôra,
Ein ai dza oüji parlâ ».

« Ah ! lé foudra bin fouettâ.
N'a pas lés laissi maria.
N'a te pas dza prau misère,
Sein incora in mè betâ.
Les dzeins d'ora sant terriblio,
S'é voudrant bin ti maria ».

Saret bin ouna charita
Dé porta on banc pör l'é setâ,
Ein l'au deseint : « Pourrés fennés !
Setâ vo po mî vouâti,
Vo daissé itré mafités,
Car nion ne-vo vau dansi ».

Ye foudrà po bin fini,
Quand révignant dé dansi,
Que trovissant laus hommes
Que prisant un gros chaton,
Lau cassa chu lés épaulés,
A cliau bougrés dés guenous.

Se t'élai restaïe tsi no,
Sacré tsaropa que l'i !

FEUILLET DU CONTEUR VAUDOIS

2

(Reproduction interdite aux journaux qui n'ont pas traité directement avec MM. Payot et Cie, éditeurs, à Lausanne.)

FÉMINISTE

PAR PIERRE FÉAL

La belle Mlle Laroche, allongée sur le divan de la véranda, regardait d'un air songeur la lampe posée sur un guéridon, une haute lampe d'onyx autour de laquelle des myriades d'insectes et de petits papillons venaient tourbillonner et se brûlaient les ailes, tandis que tout près d'elle son amie, la petite d'Anvier, se balançait dans un large fauteuil à bascule tout en s'évantant doucement avec un éventail japonais très grand, éclaironné de couleurs éclatantes et semé de ces dessins bizarres qui semblent échos en un rêve.

Les deux jeunes filles se taisaient, et seul, le cri monotone et mélancolique des grenouilles dans un étang voisin troublait le silence de cette soirée d'automne.

Soudain Mlle Laroche prononça, en soulevant un peu la tête :

— Tu ne m'as pas encore dit, Andrée, comment

Te ne verrâ pas oncora
Cliau pertés à mes tsausons;
Que quand yé betâ mes choqués,
Seimblé que yé met dai déton.

Audaces fortuna juvat.

Bellacossia, cul-de-jatte, maître à danser et professeur d'escrime à l'Ecole militaire de Triouilly, vient de gagner le gros lot à la loterie des cochons de lait tuberculeux.

Considérant son aubaine d'un air mélancolique : « Ce n'est pas encore ça qui me fera de belles jambes ! »

C'est à la même loterie que la jeune et élégante Madeleine Risette, ayant rêvé d'un quaterne qui, cela va sans dire, devait lui rapporter la forte somme, vendit sa belle chevelure pour acheter quatre billets. — Qu'obtint-elle ? — Le gros lot. — Non, un peigne !

Femme et faux. — L'année dernière, un homme de S., canton de Fribourg, fut condamné à 6 fr. d'amende pour avoir battu (*enchaillé*) sa femme le dimanche.

En apprenant sa condamnation, sa femme dit avec indignation :

— Quand mon mari bat sa femme le dimanche, en lui fait payer 6 fr. d'amende, et quand il rentre seul le dimanche soir et qu'il bat sa femme, on n'e lui dit rien ! *Tsancro di governemen, ra !*

LOU BOSSATON DÈ MOUSSEUX

AUDIUSTE

AUDIUSTE qu'étais on bon viveint avoi prépara
on galé petit bossot dé mousseux por ré
gala ses amis et s'étais bin bailli dé la
peina por leu férâ bon, lei yava mé dau sucrou
candi, dé la vanille, dau cognac, dau riz ; qué,
on tziron dé bons onguents que lai avan côte
bin tehê, por bailli bon goût.

Lou premi de l'an, l'einvité don ses vesins et
quoiqués amis por agota son mousseux novi
que devessai itré onna bounna gotta, mâ mis
sère quand l'a vollhiu véri la boîte, rein n'a pu
chailli.

Lei y a pautitré on pepin dein lou perte d'au
robinet, que dit Audiuste et s'ein va tzertzi
oun'ollie por fourgonna et tâzzi dé lou débou
tzzi, mâ rein ne vau cola, et tsacon sé déman
davé ceinque fallia férâ quié, car l'avan ti bin
sâ, por la bounna raison que l'avan fita Sylves
tre la veilla.

— Crayou bin qu'ein chacozein on bocon lou

s'est fait le mariage de Hortense des Lilas avec ce
savant dont j'ai oublié le nom ?

Mlle d'Anvier se mit à rire.

— Oh ! c'est tout un roman, ma chère.
— Raconte-moi ça, je t'en prie, fit Mlle Laroche,
j'ai vu Hortense chez toi la dernière fois que j'y
suis venue en séjour, et je l'ai trouvée bien jolie.

— Jolie ! peuh ! ça dépend des goûts ; moi, d'a
bord, je n'aime pas les cheveux rouges ; mais,
puisque ça t'amuse, je veux bien te le raconter.

Et la petite d'Anvier ferma son éventail, prit
dans un étui posé sur la table une cigarette qu'elle
alluma.

— Tu connais ma tante Caron, qui est aussi celle
d'Hortense ? fit-elle, après avoir tiré une bouffée de
fumée, une petite fumée odorante et bleue.

— Oui, un peu.

— Eh bien, au commencement de l'été la voilà
qui s'avise, sous prétexte qu'elle se fait vieille,
que le bruit, le monde la fatiguent, d'aller s'enterre
dans un petit hôtel de montagne, un trou, quoi ! et
de nous emmener, Hortense et moi, pour lui tenir
compagnie.

C'était ennuyeux à périr là-haut ; rien que des
sapins, des sapins tout noirs, des choux et des
vieilles demoiselles, des étendues de choux im
menses, à vous donner le cauchemar, toutes ces
têtes rondes, symétriques, alignées, et vertes,
vertes ! et des vieilles demoiselles qui erraient
deux par deux dans les petits chemins. Il n'y avait

bossaton, on lou farai cola, que dit ion dé cau
que qu'etan quie.

— Va, comein lè de, que fa Audiuste ; et
coumein l'iré vi qu'on person, chaufté chu lei
bossots et sè ganguehlhie per déchu por chacoré
son bossaton dé mousseux. Mâ quand l'a vollhiu
s'embreyï por segotta son bareillon, constata
que lou fond l'ava fottu lou can !

— Que l'est portant domadzou que dion ti
enseimblou, car dévessai itré dau tot bon tant
dè peina que te l'iré bailli por lou férâ fa
meux !

— Tant pi, que lau fa Audiuste, ne lei à rein
à faire d'autrou por se remoâ la pipi, qu'onna
tornaïe au guellhion et l'est bein cein que l'an
fê ; sé san quand mômou bein amusa et risu de
la trista farça que l'au zétai arrevaïe, sein pour
tant lau grava de trabètzi ein chaillessein dé la
cava.

MÉRINE.

La livraison de *février* de la BIBLIOTHÈQUE UNI
VERSELLE contient les articles suivants :

L'encadrement des armées modernes. Quelques types de
sous-officiers allemands, par le commandant Emile Meyer.

— La reine Berthe. Nouvelle, par Virgile Rossel. — Les
intellectuels en Russie, par Louis de Soudak. — Une lettre
inédite du comte Gorani, par Henry Prior. — Marguerite
Fuller et ses lettres d'amour, par Marie Dutoit. (Seconde
partie). — Grandes villes allemandes. Etude synthétique,
par Henry Aubert. (Seconde et dernière partie). — Ella.
Scènes de la vie lapone, de J.-A. Früs. (Seconde partie). —
Chroniques parisienne, anglaise, hollandaise, russe,
suisse allemande, scientifique, politique. — Bulletin litté
raire et bibliographique.

Bureau de la *Bibliothèque universelle* :
Place de la Louve, 1, Lausanne

LE VIN CLAIR DES COTEAUX VAUDOIS

Un de nos amis a reçu dernièrement d'un
pasteur, qui avait été son hôte d'un soir,
des vers que nous ne résistons pas au
plaisir de reproduire.

Du thé noir n'allons point médire :
Dans les salons chics, on doit
Le louer, avec un sourire
Qui reste pourtant un peu froid.
Vive le thé !... Mais, qu'on m'excuse,
Je préfère au produit chinois,
Un nectar plus cher à la muse,
Le vin clair des coteaux vaudois.

Les sirops et la limonade
Ont leur raison d'être en été.
J'en boirais si j'étais malade,
Mais n'y chercherai pas la gaieté.
Mieux vaut pour stimuler la verve
S'ingurgiter quelques bons doigts
Du soleil qu'on met en conserve
Dans les crûs des coteaux vaudois.

pas de messieurs à l'hôtel, pas un seul monsieur.

Enfin, nous étions là déjà depuis deux longues,
longues semaines quand, un beau jour, Mme Tapin
— c'était la maîtresse d'hôtel, — Mme Tapin nous
annonça, la mère rayonnante, qu'elle attendait un
monsieur terriblement savant qui s'appelle le docteur
Barbaroux, qu'il est une des lumières de l'archéologie,
et pas marié par-dessus le marché ! Quelle joie ! J'avoue que je me réjouissais beau
coup, oh ! mais beaucoup, de le voir.

Hortense, elle, faisait la grimace.

Un homme ! qu'est-ce que ça l'intéressait les
hommes !

Parce que, tu sais, Hortense était la présidente
de notre club des Femmes libres ; c'est même elle
qui l'avait fondé avec Cécile Miron ; on se réunis
ait une fois par semaine pour médire des hommes,
c'était charmant ! Au lieu de thé nous buvions du
champagne, du cognac, des grogs très forts ; on
fumait des cigarettes, des cigares ; même la petite
Miron fumait la pipe, ce qui lui donnait chaque fois
des vertiges. Mais baste ! elle s'inquiétait bien de
ça. Et puis, nous nous étions engagées sur l'honneur
à n'épouser qu'un homme qui partagerait
toutes nos idées, qui reconnaîtrait la supériorité de
la femme.

Nous avons toutes juré, c'était une vraie céré
monie, très drôle et très émouvante en même
temps. Hortense était la plus enragée de toutes ;
il fallait l'entendre...